

Sexe, genre et identité : du symptôme au sinthome

Geneviève Morel

DANS **CITÉS** 2005/1 n° 21 , PAGES 61 À 78
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 1299-5495

ISBN 9782130549390

DOI 10.3917/cite.021.0061

Date de mise en ligne : 01/12/2007

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-cites-2005-1-page-61?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Sexe, genre et identité : du symptôme au sinthome

GENEVIÈVE MOREL

I. RAISONS ET DÉRAISON DU CHANGEMENT DE SEXE

Si « mon corps est à moi », pourquoi ne serait-il pas *raisonnable* de changer de sexe ? Telle est la question, finalement curieuse, que pose Pierre-Henri Castel dans son ouvrage monumental sur le transsexualisme¹, où, bien au-delà de la question psychopathologique étroite touchant la nature du transsexualisme, c'est un pan entier des savoirs sur l'homme et des pratiques sociales, médicales et juridiques qui est mis en perspective et critiqué philosophiquement. Pour le psychanalyste, pour qui le problème du corps est de manière privilégiée celui du sexe, cette approche globale présente un intérêt particulier : elle fait bouger les représentations de ce qui peut se dire et se penser du corps, de la subjectivité et du sexe, et elle invite à prolonger l'enquête d'un point de vue plus clinique, en l'obligeant à préciser son point de vue propre, dans un contexte où la psychanalyse est trop souvent asservie à des tâches idéologiques, et traitée comme un garde-fou normatif face aux abus de la « propriété de soi » appliquée au sexe, au corps et à la substance vivante que nous sommes.

1. P.-H. Castel, *La métamorphose impensable. Essai sur le transsexualisme et l'identité personnelle*, Paris, Gallimard, « NRF », 2003, index, chronologie et bibliographie.

Cités 21, Paris, PUF, 2005

À suivre donc, pour commencer, le long parcours de Castel, « raisonnable » est à entendre au sens où penser la « métamorphose » d'un sexe à l'autre n'est pas seulement une affaire chirurgicale, esthétique, morale, juridique, psychiatrique ou psychanalytique, mais avant tout un problème philosophique à considérer aujourd'hui avec toutes ses conséquences. Et le transsexualisme pourrait bien nous placer dans la position inconfortable du funambule en équilibre instable sur le fil ténu qui sépare la raison de la déraison, si celle-ci est entendue non pas comme une menace de l'au-delà d'une raison transcendante, mais plutôt comme sa limite interne, son « double noir » ou son ombre trop claire¹. Foucault avait défini la déraison, à propos du *Neveu de Rameau* de Diderot, comme l'opération inverse de celle de l'exclusion du fou chez Descartes. Castel s'appuie sur Wittgenstein qui rappelle que la limite de toute « vérité privée » – ici, celle de ne pas être né(e) dans le « bon » corps – est de susciter « le spectre de celui qui, de l'autre côté, aurait la raison pour “dehors” ». La déraison est ici définie comme le fait de « revendiquer le droit imprescriptible de la subjectivité à se choisir absolument », et elle est donc contemporaine de « l'émergence des figures subjectivistes de la pensée et de leur prétention à l'universalité », notamment depuis les Lumières. L'examen minutieux et sceptique des raisons de « se choisir » requiert alors un parcours complexe qui aboutit, chez Castel, à la psychanalyse, conçue ainsi comme cet *au-delà interne de la raison qui aurait la proximité la plus intime* (« extime », disait Lacan) *avec la déraison* : position noble, certes, mais qui remet à la charge de la psychanalyse la responsabilité d'un savoir qui n'a surtout pas le droit d'ignorer les autres.

La première partie du livre se lit comme un roman, celui d'une aventure historique qui commence avec la psychiatrie. Dans sa *Psychopathia Sexualis* (1892), Krafft-Ebing inscrit la *metamorphosis sexualis paranoica* de Kraepelin dans le champ du médical donc dans l'ordre de la nature. La formidable progression de l'endocrinologie au XIX^e siècle avait offert l'espoir de naturaliser le désir : on sait que Freud lui-même en fut effleuré. Krafft-Ebing puis Moll rapportent le cas étrange d'un gynécologue hongrois qui jouissait « en femme », selon ses propres mots, et malgré ses organes virils, avec sa femme dont il pensait qu'elle était en fait un homme. Le cas Schreber fera date ensuite, commenté par Freud. Un saut en France nous amène ensuite dans les années 1950 avec le cas Henri, de

1. *Ibid.*, p. 12.

Delay et Alby, que Lacan a rencontré aussi. Ce patient, né avec une cryptorchidie, élevé d'abord en fille puis habillé en garçon par son père, demande à être opéré sur le modèle des patients allemands des années 1930. Delay refuse, craignant une épidémie de demandes chirurgicales. Il fait d'Henri un « monomane », diagnostic esquirolien qui dévoile son embarras devant ce patient inclassable : Henri a beau être revendicateur et éprouver des cœnesthésies étranges, il est sous tout autre aspect absolument normal. « C'est ainsi que le transsexualisme met en question la légitimité anthropologique de la psychiatrie. Car il l'oblige à dire *ce qu'est* être fou. Or il n'y a pas de réponse interne à la clinique à cette question, puisque c'est sous l'assomption préalable qu'il existe bien une folie manifeste que la clinique psychiatrique se déploie, et prend en charge ce que le sens commun délimite déjà comme son dehors », commente Castel¹. Parallèlement, la demande transsexuelle apparaît en continuité avec la demande « normale » de réassignation sexuelle des enfants hermaphrodites, qui sont au point de départ historique de ces expérimentations hormonales et chirurgicales. Et il apparaît difficile de refuser aux uns ce que l'on accorde « naturellement » aux autres. D'où la vogue de la catégorie si obscure d'« hermaphrodisme psychique », entre biologisation brutale de l'identité sexuelle et pseudo-concession à l'idée de « bisexualité » psychique freudienne.

Or, pour saisir ce qui se passe aujourd'hui, et les termes mêmes dans lesquels l'être-à-soi du corps sexuel a pu aboutir aux demandes politiques et culturelles que l'on sait, on doit quitter l'Europe pour les États-Unis. C'est là en effet que s'est développée la catégorie du genre avec sa distinction, devenue classique, avec le sexe. Castel distingue plusieurs vagues successives de la *gender theory*. La première distinction médicale du sexe et du genre était apparue en 1915 sous la plume de Blair Bell, spécialiste britannique des intersexuels. Dans les années 1950, juste après l'opération largement médiatisée de George Jorgensen, Harry Benjamin, endocrinologue et héritier idéologique et scientifique de Magnus Hirschfeld, organise le premier colloque sur le transsexualisme et publie son article fameux, « Transvestism and transsexualism », où il juge vain, voire dangereux, le traitement psychothérapeutique et psychanalytique des transsexuels. Ce mouvement, largement anti-freudien, où collaborent sexologues, chirurgiens et endocrinologues, aboutit à une première théorie de la

1. *Ibid.*, p. 34.

distinction du sexe et de l'identité de genre par John Money, père fondateur de la sexologie américaine et spécialiste international de l'hermaphrodisme : « L'identité de genre est l'expérience privée du rôle de genre. »¹ Le sexe devient alors une entité purement biologique et l'identité n'est plus définie que par le genre. Money était favorable à une intervention chirurgicale et hormonale dans le sens du sexe d'élevage, censé en général conforme au genre. Cependant, sa théorie fut battue en brèche par l'accumulation de cas où le sujet optait justement pour le « nouveau » sexe qui se révélait à la puberté. D'où la polémique qui l'opposa dans les années 1970 à Imperato-McGinley, pour savoir qui, de la nature ou de la culture, décide du sexe des gens. Un roman récent, *Middlesex* de Jeffrey Eugenides², situé justement à cette époque, raconte les tribulations, entre autres médicales, d'une jeune fille hermaphrodite, et la face subjective de ces vicissitudes.

C'est en ce point que la jonction s'opère avec la psychanalyse, par l'intermédiaire de Robert Stoller, qui s'empare à son tour du sujet dans les années 1960 et qui, comme Money, généralise aux transsexuels certains résultats obtenus avec les intersexuels. Stoller introduit de nouvelles caractéristiques de l'identité de genre : le *feeling* ou « sentiment d'identité », le « noyau » de l'identité de genre intégrant à la fois la nature et la culture, soit la biologie et l'attitude des parents, et, en rupture avec le freudisme, mais influencé par la théorie de la symbiose mère-enfant de Margaret Mahler, une identité primitive sans conflit, analogue à une sorte d'*imprinting* sexuel par la mère (à la Konrad Lorenz), dont les fameux transsexuels « primaires », les seuls « vrais » selon lui, seraient les témoins exemplaires. Il crée, comme Money, une *gender clinic* où seront opérés de nombreux transsexuels, et où sera élaborée la théorie psychiatrique actuelle de la « dysphorie de genre », dont le traitement standard est l'administration d'hormones et l'opération.

La deuxième grande vague de la théorie du genre est celle du transgénérisme, comme *politique de l'identité de genre*, à partir des années 1970 et jusqu'à aujourd'hui. Le transgénérisme dénonce le dimorphisme sexuel comme purement culturel, donc relatif, et s'appuie sur la notion de « construction sociale » du genre, laquelle construction devient la cause de tout ce qui se produit dans le champ sexuel. Ses militants politisent le

1. *Ibid.*, p. 83.

2. J. Eugenides, *Middlesex*, trad. de l'anglais par M. Cholodenko, Paris, Éd. de l'Olivier, 2003.

débat par des recours juridiques multiples (qui, en Europe, aboutissent à la Cour de Strasbourg) et lui confèrent une présence culturelle au moyen de performances artistiques spectaculaires (dans le cadre du *Body Art*, mais pas seulement). Selon Castel, ce mouvement, toujours actif, a trois sources : la critique sociologique dénonçant les *gender clinics* et leur réification médicale du transsexualisme, la parution en 1979 du *best-seller* de la féministe Janice Raymond, *The Transsexual Empire*, qui dénonce « le danger » que les hommes opérés se fassent passer pour des femmes et véhiculent ainsi une féminité stéréotypée, et, enfin, les thèmes philosophiques de la « fabrication de soi » (Foucault) et du performatif (Derrida/Searle), qui renouvellent la conception de l'individualité (Butler).

Car, dans nombre de pays, le mouvement politique transgenre a revendiqué devant la justice de pouvoir modifier l'état civil des transsexuels au nom de la *privacy* (droit à échapper aux intrusions d'autrui dans la vie privée) qui est le principe normatif dans nombre de décisions de la Cour européenne des droits de l'homme, et de la *self-ownership* (propriété de soi) qui en est le corrélat logique.

S'y opposent tant la conception « naturaliste » que la version « symbolique » du droit. La première, en France notamment, a opté pour une doctrine des apparences amenant à n'accepter en général le changement d'état civil que pour des transsexuels déjà opérés (ce qui incite donc, non sans cruauté, les candidats à l'opération) et pouvant prouver qu'ils n'ont pas agi de leur propre chef, mais ont été poussés irrésistiblement par une force obscure mais non morbide. D'où la création d'un mystérieux sexe « psychosocial », mesurable à ses interactions sociales congruentes avec les apparences de la personne, et cause chez l'individu d'une autre « nature », toute mentale, du sexe, qui justifie son changement d'état civil. À cette doctrine plutôt tordue (le droit n'est-il pas d'ailleurs toujours amené à des résultats néfastes dès qu'il essaie de mimer la nature là où justement elle n'est plus du tout en cause depuis longtemps, comme pour l'adoption, autre exemple très controversé en France ?) s'oppose une doctrine, dite symbolique, du droit, dont Castel analyse les théories à partir des conceptions de Salas, qui se réfère explicitement à Legendre. Ce dernier est connu pour ses positions extrémistes, heureusement non appliquées. L'« ordre symbolique » qu'il promet met au principe de l'humanité l'interdit de l'inceste qu'il prend à la lettre : de ce fait, ceux qui y dérogent sont tout simplement qualifiés d'« inhumains ». Or, pour lui, sont dans ce cas tous ceux qui portent atteinte à la division « sacrée » des sexes :

homosexuels, transsexuels, cloneurs ou clonés, etc. Ce sont donc des rebuts de l'humanité ! On rougit presque, comme psychanalyste, de savoir que l'auteur de ces théories prétend les tenir de la psychanalyse lacanienne. Mais, *dixit* Lacan, l'interdit de l'inceste dans la psychanalyse, soit l'Œdipe freudien, *n'est qu'un mythe* qui permet aux psychanalystes de cerner un réel, celui de la réalité sexuelle de l'inconscient et de structurer *leur* expérience clinique (au reste, l'Œdipe est contesté jusque dans la psychanalyse, et concurrencé par d'autres mythes). Jamais il n'a été question d'en déduire des lois positives ni *a fortiori* de juger « inhumains » ceux qui transgresseraient cet interdit. Quant à Salas, il prône une « fonction clinique du droit » à visée compassionnelle : les transsexuels sont des malades dont « nul ne nie la souffrance », mais on ne va quand même pas ruiner pour eux la famille, la filiation et l'alliance (si c'était le cas, il faudrait tout de même s'étonner que ces institutions qu'on veut tellement protéger soient si fragiles). On peut se demander pourquoi Castel juge « *quasi* psychanalytique »¹ cette position intenable. En fait, le droit n'a rien à voir avec la psychanalyse qui, par ailleurs, dans sa version lacanienne, possède une éthique ordonnée, selon les mots mêmes de Lacan, au désir de l'analyste, lequel doit être capable de surmonter la crainte et la pitié, et s'oppose donc à toute éthique compassionnelle. Et, conclut Castel : « Comme on voit, la déchirure par où s'engouffre la remise en cause du dimorphisme sexuel est plus large que ce que prétend recoudre la version naturaliste comme la version symbolique du droit. »² On ne peut que souhaiter que les juristes, capables de fictions légales époustouflantes lorsqu'il s'agit de bioéthique, inventent de nouvelles manières de définir l'état civil qui soient moins rigides quant au dimorphisme sexuel³.

La seconde partie du livre, « Apories », traite des fondements philosophiques de l'identité personnelle en prenant en compte le transsexualisme, ce qui est original en philosophie (où l'on utilise plutôt des « expériences de pensée » désincarnées), et n'est pas le moindre mérite de cet ouvrage encyclopédique.

L'évidence de la distinction du sexe et du genre est alors mise sérieusement à l'épreuve des affirmations d'un « je » qui ne peut témoigner de son expérience privée qu'en « citant » celle à laquelle l'Autre l'a assigné, mais qu'il n'éprouve justement pas (parce qu'il ne se reconnaît pas dans le sexe

1. P.-H. Castel, *op. cit.*, p. 123.

2. *Ibid.*, p. 130.

3. Cf. M. Iacub, *Le crime était presque sexuel*, Paris, EPEL, 2001.

qu'on lui attribue). La thèse de Castel est qu'aucune identité personnelle n'est concevable sans l'identité sexuelle : le « moi » est ce qui reste invariant dans toute permutation sexuelle, proposition qu'il démontre à partir de certaines expérimentations littéraires (Gautier, Michaux, Beckett) ou philosophiques (la machine à téléporter les corps de Parfit). C'est, selon lui, seulement en touchant aux « dispositifs d'arrière-plan » qui régissent secrètement la pratique « apparemment asexuée du je » que l'on sollicite vraiment « les nœuds qui lient le je, le corps et le langage ». Que sont ces dispositifs d'arrière-plan ? C'est tout ce qui permet qu'on suive des règles et qu'on en change éventuellement, l'« inaperçu » qui borde silencieusement nos jeux conventionnels, la « toile de fond » des certitudes muettes du corps qui est préalable à toutes nos affirmations identitaires et les encadre à notre insu – celles contre lesquelles se cogne le transsexualiste quand il doit changer non seulement son corps mais aussi tout son rapport au monde. Contre le constructivisme relativiste qui croit que changer les noms suffirait à changer les choses, contre le biais des études de suivi justifiant le traitement homono-chirurgical des « dysphories de genre », Castel renoue ici avec un essentialisme, *non métaphysique* cependant, dans la mesure où cet arrière-fond n'est pas, selon lui, un savoir articulé et transmissible. Ce serait l'arrière-plan qui ancre notre être, et qu'il faut mettre en parallèle avec la manière dont le nom propre nous désigne à la façon d'un désignateur rigide (Kripke) : un arrière-fond dont nous ne pourrions rien savoir, « un réel hors description », comme celui qu'on peut déduire de la doctrine wittgensteinienne de la certitude. La différence sexuelle serait de cet ordre, mais *ne fonderait pour autant aucune norme* puisque cette certitude d'arrière-plan ne recèlerait nul savoir, et qu'une norme est, justement, un tel savoir. Le Nom-du-Père de Lacan (1958) serait à mettre en série avec un tel désignateur rigide en voulant « capter cette assurance *formelle* de l'existence, par quoi l'identité personnelle est nécessaire »¹.

Castel conclut donc que « la différence sexuelle est plus solide qu'on ne croit » face à la « contre-évidence savante du genre »². Or, face ce constat philosophique qu'il existe une différence qui s'affirme tout en se dérochant à la raison, la psychanalyse nous ouvre-t-elle, grâce à l'inconscient, un nouveau champ du savoir sur le sexe ? C'est un point sur lequel Castel ne

1. *Ibid.*, p. 461.

2. *Ibid.*, p. 404-405.

se risque guère à répondre, bien que tout son livre, comme il le déclare d'ailleurs en commençant, devrait y tendre. Je prendrai donc d'abord la question à l'envers : peut-on parler du sexe en psychanalyse sans faire référence à la différence des sexes ? J'examinerai cette question successivement dans la pratique de la psychanalyse, puis du point de vue de sa théorie, pour revenir ensuite à la définition psychanalytique de l'identité sexuelle.

II. DE LA DIFFÉRENCE DES SEXES DANS LA PRATIQUE ANALYTIQUE

Imaginons la fiction suivante, inspirée librement du « test de Turing »¹. Un(e) analyste reçoit quelqu'un(e) dont l'apparence ne lui permet pas de deviner s'il s'agit d'un homme ou d'une femme, dont la voix est déguisée et qui tient un discours où les accords de genre sont aléatoirement masculins ou féminins. Cet analyste reconnaîtrait-il, à seulement écouter cette personne, s'il s'agit d'un homme ou d'une femme ? Il me semble que, parfois, oui, mais encore faut-il savoir pourquoi et en quel sens. En voici deux courts exemples :

Exemple 1. Un jeune homme me consulte parce qu'il a très envie de relations sexuelles avec la meilleure amie de son amie en titre, qu'il aime pourtant sincèrement. En soi, ce n'est pas vraiment pathologique, mais il souffre le martyr à cause de cette tentation qu'il s'interdit de satisfaire parce qu'elle heurte ses idéaux familiaux et sociaux. Élevé aux Antilles, dans une famille très unie, il n'est guère sorti à Paris du cercle de la communauté créole dont font partie ses deux objets d'amour. Ce désir pour l'amie fait obstacle à ses projets de mariage et de retour au pays. Lors du premier entretien, il raconte une anecdote : un jour où sa copine était absente, il se précipita chez son amie pour discuter de la situation et ils faillirent faire l'amour. Or, malgré son désir, il s'arracha à l'étreinte et retourna chez lui en courant, au prétexte que son grand frère qui y séjournait alors aurait pu s'apercevoir de son absence nocturne. Par ailleurs, il est le petit dernier de la famille après un grand frère et une grande sœur de quinze ans de plus que lui : « J'ai eu deux mères et deux pères », commente-t-il. Voilà une situation qui paraît incontestablement masculine et inscriptible dans l'Œdipe freudien : le jeune homme rencontre la

1. A. Turing, J.-Y. Girard, *La machine de Turing*, trad. de l'anglais par J. Basch et P. Blanchard, Paris, Le Seuil, 1995.

mère comme obstacle à l'investissement d'une autre femme (dédoublement de l'objet) ; le couperet de la castration lui tombe dessus et l'inhibe au moment de l'acte sexuel (le frère est le substitut du père castrateur). On est dans le cadre de la psychologie freudienne du choix d'objet chez l'homme¹.

Exemple 2. Une femme belle, mariée plutôt heureusement, mère de trois enfants et satisfaite de sa profession comme de sa vie sociale, vient me voir parce qu'elle souffre malgré tout d'un vide inexplicable qui la hante et qu'elle distingue finement de l'angoisse. Elle ne peut y associer, en riant d'elle-même, qu'un amour qui serait transcendant à ce qu'elle a connu jusqu'ici (elle n'a jamais hésité à tromper son mari), un amour divin en quelque sorte. Il n'est pas difficile de repérer dans ce cas la féminité « pas-toute » de Lacan, dont le signe typique est l'horizon illimité d'une jouissance que le phallus, pourtant manifestement présent, ne résorbe pas².

Dans ces deux exemples, je pouvais savoir, uniquement à partir de leur discours, dès le premier entretien et sans besoin de m'appuyer sur d'autres indices, que j'avais affaire à un homme (freudien) et à une femme (lacanienne). Finalement, je les reconnaissais comme homme ou femme à partir de la façon dont leur désir et leur jouissance s'inscrivaient dans un cadre référentiel pour la psychanalyse, que ce soit l'Œdipe freudien ou les « formules de la sexualité » de Lacan. Il s'agit donc de cas « classiques ». Mais je rencontre bien des sujets qu'il est difficile de ranger dans ces paradigmes et dont la sexualité, qu'elle leur pose explicitement problème ou pas, d'ailleurs, ne s'appuie pas forcément sur le phallus qui est, soulignons-le, au centre de ces paradigmes. Il s'agit de cas d'ambiguïté sexuelle ou de sujets dont la sexualité s'est construite en ne se servant pas du phallus (ni de la castration qui est son envers). C'est pourquoi je pense que mon test inspiré de Turing ne marcherait pas toujours dans la psychanalyse.

1. S. Freud, « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse » (1912), *La vie sexuelle*, trad. D. Berger et J. Laplanche, Paris, PUF, 1973.

2. J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XX : *Encore* (1972-1973), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Le Seuil, 1975, p. 73 sq. Précisons : « pas-tout » s'oppose à « tout » dans la mesure où le tout est limité par un bord qui s'en excepte, alors que le pas-tout n'a pas de bord et est donc illimité (ce qui ne signifie pas forcément infini). Le pas-tout phallique de la jouissance féminine signifie qu'elle est « quelque part » en soi non phallique mais que ce « quelque part » est indéterminé parce que cette femme s'inscrit aussi sans exception dans la fonction phallique. Pour d'autres exemples du « pas-tout », ainsi la société moderne comme « pas-toute », cf. J.-C. Milner, *Les penchants criminels de l'Europe démocratique*, Paris, Verdier, 2003, notamment chap. 1.

nalyse : après des années d'analyse, il y a même des sujets socialement conformes à ce que l'on appelle leur genre, mais que je serais bien en peine de ranger d'un côté ou de l'autre en suivant ces lignes cliniques – ce qui incite à en chercher d'autres...

III. DE LA DIFFÉRENCE DES SEXES DANS LA THÉORIE PSYCHANALYTIQUE

D'un point de vue freudien, on peut difficilement parler de la sexualité sans se référer à la différence des sexes, sauf à traiter les filles comme des garçons, comme l'a fait Freud jusqu'en 1925. Si l'on tient compte de ses apports depuis « Quelques conséquences de la différence anatomique entre les sexes », on doit s'y référer en articulant le développement à l'anatomie. Chez Freud, certains concepts, *a priori* universels, sont sexués, comme la libido « masculine ». Cependant, on le sait, il n'accordait pas grand sens ni contenu aux notions de masculin et de féminin.

D'un point de vue lacanien, il est certain que nombre de concepts (dont beaucoup sont repris de Freud) ne sont pas sexués, bien qu'ils servent d'outils théoriques pour cerner où la sexualité compte. Il en va ainsi des quatre concepts fondamentaux – l'inconscient, la répétition, le transfert et la pulsion –, mais aussi des « mathèmes »¹ : le sujet du signifiant, l'objet *a*, cause du désir ou plus-de-jouir, ou encore du symptôme, du fantasme, du désir, de l'amour, de la jouissance. Mais il arrive à Lacan d'accoler aux quatre derniers l'adjectif « féminin » ou « masculin ». Il faut noter pourtant que ces qualificatifs sont toujours médiatisés par le phallus : même si la jouissance féminine est dite « au-delà » du phallus, celui-ci reste la référence. Il n'y a donc de masculin et de féminin que par rapport au phallus qui est cependant progressivement décollé de sa référence anatomique au pénis pour devenir un signifiant, puis une sorte de fonction propositionnelle. Mais, même sous sa forme « mathématisée » (dans le séminaire *Encore*), la fonction phallique est aussi la fonction de la castration, et, cliniquement, on ne pourra s'en servir qu'en cherchant une connexion, à un moment de l'histoire du sujet, avec le complexe de castration. Sinon, cette fonction phallique n'a plus aucun sens et on peut

1. Écritures condensées destinées à la transmission du savoir à la manière des formules mathématiques.

l'appliquer à tout va comme manque ou perte (qui se retrouve évidemment dans toute histoire humaine), en perdant toute spécificité sur ce que désigne ce manque ou cette perte.

C'est précisément ce qui amène à une première aporie du point de vue logique de Lacan dans ses « formules de la sexuation » (la « logique » consistant ici en *une écriture* de la distribution des jouissances du côté homme et du côté femme déduite de leurs discours). En effet, si, pour Freud, l'anatomie est le destin, il est normal qu'il n'y ait que deux sexes (il refusait, on le sait, l'idée d'un troisième sexe). Mais, si on se place du point de vue d'une logique de la jouissance, ce qui est fort différent, il est plus difficile d'admettre qu'il n'y ait que deux modes de celle-ci, dans sa référence au phallus – ce qu'affirme Lacan. Sauf si, comme je viens de le dire, on garde la référence au pénis dans la fonction phallique pour un moment « anatomique » incontournable du développement du sujet. Mais alors ces formules ne sont plus des morceaux de pure logique indépendante de l'anatomie et restent beaucoup plus appuyées sur Freud qu'on ne pourrait le penser.

Une deuxième aporie concerne la clinique des formules de la sexuation, quand on prend au sérieux les nuances linguistiques, psychologiques et sociales subtiles qu'elles tentent de capter. En effet, ces formules définissent les contours logiques de la jouissance de chaque sexe par des propriétés caractéristiques : la jouissance d'une femme, dit Lacan, est illimitée quant à sa prise dans la fonction phallique, tandis que celle d'un homme rencontre une limite sur laquelle elle bute et qui en est le point d'exception, le père castrateur. Lacan entendait ainsi se démarquer de la logique aristotélicienne des classes définies par un trait commun, qui débouche sur une classification naturaliste (donc à définir les sexes par un trait anatomique). De même, dans ces formules, on n'a pas non plus affaire à des classes « performatives », c'est-à-dire convoquées par un signifiant qui les rassemble en les nommant, comme « les patrons » pour le syndicalisme ou « les femmes » pour le féminisme (pour de telles classes, aucune propriété ne préexiste à la nomination). On a plutôt affaire à des multiplicités réelles, ou à ce que Jean-Claude Milner appelle des « classes paradoxales »¹, c'est-à-dire des « amas » de cas qui résistent à toute communauté de propriétés, dans la mesure où ce qui nous intéresse dans chacun, sa jouissance, est justement ce par quoi il est « radicalement

1. J.-C. Milner, *Les noms indistincts*, Paris, Le Seuil, 1983, p. 116-119.

dissemblable d'aucun autre ». Or, dès que l'on essaie de caractériser concrètement et en général ce qui est la nouveauté au cœur de ces formules, la jouissance pas-toute, on retombe inévitablement sur des types : la femme mystique, la femme frigide sans le savoir – qui sont des exemples de Lacan qu'on transforme en traits communs fort restrictifs. Bref, on retrouve précisément ce qu'on était censé éviter. Si l'on veut au contraire être fidèle à l'intention de cette « logique » de la sexualité non anatomique, on est conduit à une clinique du cas qui met en relief sa singularité et non sa communauté avec les autres.

D'où l'intérêt du concept lacanien tardif de « sinthome », qui tient ensemble les deux extrêmes de la singularité du cas et de l'universalité d'une structure à laquelle tous peuvent prétendre. Je propose que cette idée réponde à la question posée plus haut, en ce qu'elle permet de parler du sexe sans se référer primordialement à la différence des sexes (et donc, classiquement, au phallus).

IV. DU SYMPTÔME AU SINTHOME

Le sinthome est un terme néologique¹, dont Lacan qualifie l'art de Joyce en 1975, qui prend la suite d'une nouvelle conception du symptôme qu'il avait introduite l'année précédente dans son séminaire *RSI*². Le sinthome s'oppose à la multiplicité *des* symptômes dont souffre tout un chacun et dont il vient éventuellement se plaindre en analyse. Le sinthome est ce qui noue ensemble R, le Réel (la jouissance), S, le Symbolique (le langage, le signifiant, la parole), I, l'Imaginaire (le corps propre, le sens, les images), et qui soutient donc la réalité dans sa consistance pour un sujet. Il est donc ce qui évite la folie, ou encore, dit autrement : s'il y a un problème dans le nouage, il peut donner lieu à une crise de folie. Le sinthome implique donc une nouvelle théorie de la folie. Il s'agit, avec R, S, I et le sinthome, d'une quadruplicité nouvelle à vocation universelle, puisque les trois registres du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire sont universels. Cependant l'instance qui les noue, le sinthome, a un statut plus complexe. Si le nouage par le sinthome peut exister pour chacun, son existence doit être montrée

1. En fait, le mot est repris d'une vieille écriture de symptôme datant d'avant le xv^e siècle (J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII : *Le sinthome* (1975-1976), inédit).

2. L'idée essentielle est de s'appuyer sur le nœud borroméen à trois ou quatre ronds, dont la propriété caractéristique est de se dénouer si l'on coupe l'un quelconque des ronds (J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XXII : *RSI* (1974-1975), inédit).

dans chaque cas d'une façon singulière : il n'existe pas de sinthome « générique ». Le sinthome nécessite donc un recours à ce qui tient lieu d'empirie en psychanalyse, c'est-à-dire la clinique.

Or cette idée, si spéculative (c'est la métapsychologie ultime de Lacan), est au cœur de la question du sexe en psychanalyse : est-ce qu'« avoir un sexe » se réduit, voire s'écrase sur le dimorphisme des apparences corporelles ou sur une dichotomie dualiste de la jouissance dans son rapport au phallus, ou bien, au contraire, tient-on compte de la subjectivation du sexe, soit de l'« être sexué » de chacun dans ce que sa jouissance a de plus singulier ? Il va de soi que, en fonction de la réponse qu'on apporte, la question de savoir si « mon corps sexuel est à moi » change entièrement de sens, ainsi, bien sûr, que les tentatives théoriques (au nom du *gender*) ou pratiques (les réassignations de sexe des intersexuels et des transsexuels, notamment) de rectifier, « remettre aux normes » le sexe et le genre, ou, à l'inverse, de contester ces normes. La psychanalyse de Lacan a, à cet égard, une contribution entièrement originale à apporter, et d'autant plus qu'on l'invoque aujourd'hui pour soutenir un ordre sexuel rigoureusement bipolaire, censé parer la menace d'une disposition-invention de soi et de sa sexualité jugée menaçante.

Quels sont donc les composants conceptuels et cliniques de l'idée de sinthome ?

1. *Le minimalisme* : Le sinthome s'obtient par réduction à partir de la multiplicité des symptômes et non par construction (au sens des « Constructions dans l'analyse » de Freud). Il est le minimum qui fait tenir ensemble le réel, le symbolique et l'imaginaire, ou, encore une fois, ce qui rend la réalité subjectivement consistante. Voilà pourquoi il peut se déduire des réductions symptomatiques successives obtenues dans une analyse par le déchiffrement et l'interprétation, ou bien apparaître à ciel ouvert dans certains cas, sans psychanalyse (comme chez Joyce). Il est unique, mais résulte des symptômes initiaux par transformation et création.

2. *Le pas-tout, l'équivoque du sinthome* : Le sinthome est enraciné dans la langue maternelle. L'enfant qui apprend à parler reste marqué à vie à la fois par les mots et la jouissance de sa mère (ou de son substitut). Il en résulte un assujettissement à la demande, au désir et à la jouissance de celle-ci, « la loi de la mère »¹, dont il devra se séparer. Cette loi de la mère

1. Expression de Lacan. Cf. J. Lacan, *Le Séminaire*, livre V : *Les formations de l'inconscient* (1957-1958), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Le Seuil, 1998, p. 188.

hérite des propriétés de la jouissance féminine pas-toute : c'est une loi illimitée. Or ce caractère pas-tout est redoublé par le fait que la langue maternelle, dans laquelle sont proférés ces dits primordiaux, est elle aussi pas-toute, à entendre comme constituée uniquement d'équivoques, et illimitée¹. C'est un point théorique important : le pas-tout n'est nullement réservé aux femmes dans la mesure où, dans le symptôme de l'enfant, ces deux sortes de pas-tout, celui de la jouissance féminine et celui de la langue maternelle, se superposent et s'imbriquent. Le sinthome de chacun est donc lui aussi pas-tout.

3. *Le sinthome est séparateur* : Se séparer d'un autre, de la mère primordiale au premier chef, implique de faire la part de sa propre jouissance et de son propre désir qui, pourtant, sont enracinés au départ dans cet Autre. C'est un processus difficile pour lequel Freud ne propose que l'identification, seul moyen de faire un deuil ou d'assumer une perte : on introduit l'objet perdu et on s'en sépare en gardant certains de ses traits. L'instance freudienne séparatrice de la mère est le père œdipien, repris par Lacan dans les années 1950 comme une cour supérieure, un « Autre de l'Autre », le Nom-du-Père. Or la théorie du sinthome propose une alternative au Nom-du-Père en généralisant le pouvoir séparateur qui lui avait été conceptuellement réservé au départ. Le sinthome permet à l'enfant de se séparer de la loi de la mère en s'appuyant sur une contingence, qui peut, certes, être le père (sa loi ou un trait prélevé sur lui) mais qui peut aussi être un élément beaucoup moins « familialiste » ou œdipien, et emprunté à la vie sociale en un sens plus étendu. L'insertion originelle dans la loi de la mère implique donc des symptômes coûteux dont la transformation en sinthome permet la séparation d'avec la mère².

4. *La transmission entre les générations* : On a donc tendance, après Freud, à penser la transmission entre les générations par identification de l'enfant aux parents³. Mais la théorie du sinthome montre que

1. La langue est illimitée parce que rien n'en fait le bord en constituant une exception à une règle commune qui définirait la langue. Il n'existe en effet pas de principe supérieur, de métalangage qui permette de trancher *a priori* sur les équivoques ; il n'existe pas non plus de nomination univoque du réel par le symbolique.

2. Cf. G. Morel, « Pathologies de la loi », *L'enfant devant la loi. Savoirs et cliniques*, in *Revue de psychanalyse*, n° 4, Érès, février 2004.

3. D'où de multiples faux problèmes sur l'homoparentalité : comment la fille de deux homosexuels pourrait-elle avoir accès à la féminité, par exemple ? Or le problème est mal posé car la féminité ne se transmet pas par identification à la mère, etc. Pour ces débats contemporains qui se poursuivent, cf. E. Roudinesco, *La famille en désordre*, Paris, Fayard, 2002.

l'identification n'est pas seule en jeu dans la transmission. Lacan parle de « prolongement du symptôme » à propos de Joyce et de sa fille Lucia, schizophrène : elle fabrique un symptôme qui n'est pas le même que celui de son père (elle se croit télépathe alors que Joyce fait d'un noyau de « paroles imposées » la matrice de son art-sinthome dans *Finnegans Wake*), mais qui en est la suite logique et aggravée d'un point de vue psychiatrique. On peut rapprocher ce « prolongement du symptôme » de ce que l'écrivain Jonathan Franzen décrit dans son roman *Les corrections*¹ : les enfants perçoivent les symptômes de leurs parents et veulent y échapper. Mais ils sont bien obligés de s'appuyer dessus pour les modifier, et, de ce fait, ils fabriquent un nouveau symptôme, inattendu : dans ce roman, ils subissent ce que l'auteur appelle « une correction ». Mentionnant allusivement cette possibilité bien distincte de la transmission freudienne, je veux surtout souligner à quel point il est faux qu'on doive tirer de la psychanalyse des normes identificatoires entre les générations : il y a des liens qui se tissent en continuité avec des traits saillants en circulation dans la vie sociale et qui, y compris dans le registre sexuel, excèdent tout à fait ce cadre freudien de l'identification aux parents.

5. *Le sinthome « coiffe » le Nom-du-Père* : Les deux propriétés précédentes font du sinthome un concept qui « coiffe »² théoriquement le Nom-du-Père, dans la mesure où le Nom-du-Père, conçu comme une loi transcendante pour le sujet appartenant à l'« ordre symbolique », perd sa place centrale dans la théorie. Il reste que, de façon contingente, le père et la loi paternelle peuvent servir à fabriquer un symptôme séparateur (cf. le cas freudien du petit Hans), mais ce n'est ni la règle ni une norme. Le Nom-du-Père garde surtout un intérêt clinique : il n'est plus qu'une modalité particulière de sinthome. Le seul principe que l'on doit continuer à admettre est l'interdit de l'inceste, dans la mesure où il est cliniquement avéré que l'assujettissement à la mère est pathogène et que le sujet cherche à en sortir. De plus, grâce à la notion de « prolongement du symptôme », le Nom-du-Père n'est plus le seul vecteur possible de la transmission parents/enfants par identification primordiale au père. Le phallus, dont l'avènement accompagnait le Nom-du-Père dans la « métaphore paternelle » (la réécriture lacanienne de l'Œdipe freudien), devient lui aussi un signifié *contingent* de la jouissance. Il n'est alors nullement

1. J. Franzen, *Les corrections*, trad. de l'américain par R. Lambrechts, Paris, Éd. de l'Olivier, 2002.

2. J. Lacan, « Joyce le symptôme I », *Joyce avec Lacan*, Paris, Navarin, « Bibliothèque des Analytica », 1987, p. 28.

évident qu'un sujet soit obligé de s'inscrire dans la fonction phallique pour subsumer son rapport au sexe et à la sexualité : le transsexualisme n'en est-il pas un exemple éminent ?

Cette théorie bouleverse évidemment notre façon d'envisager les structures cliniques en psychanalyse (névrose, psychose et perversion) puisqu'elle propose une nouvelle approche de la folie. Ce n'est pas dire que ces structures soient inutiles ni qu'il faille remplacer le « vieux » paradigme phallique du Nom-du-Père par le « nouveau » paradigme du sinthome. Ces premiers repères freudiens de Lacan restent précieux dans de nombreux cas. Mais la contingence *ponctuelle* de ces repères impose parfois de privilégier la singularité des symptômes et leur transformation en sinthome, contre les classifications générales. Si l'on relativise la valeur absolue de ce cadre classique de référence et des préjugés idéologiques qui l'accompagnent, on voit apparaître un grand nombre d'exceptions qui s'y logent fort mal et qui exigent une attention soutenue aux éléments contingents qui contribuent au sinthome, qui peuvent être sociaux et pas seulement familiaux. De même, la différence des sexes, mesurée depuis Freud à l'aune du phallus, doit être envisagée tout autrement.

V. LE SINTHOME EST SEXUEL : QUELQUES PERSPECTIVES POUR CONCLURE

L'impossibilité du rapport sexuel, ce mot fameux de Lacan, signifie d'une part que nulle harmonie naturelle préétablie n'est à attendre entre les sexes, comme le serait un instinct animal, mais aussi, d'autre part, qu'on ne peut pas instituer des lois humaines conventionnelles qui suffiraient à ce que chacun s'y retrouve comme homme ou comme femme (grâce au mariage, à la filiation ou à quelque sorte de contrat privé par exemple). Ni nature ni convention ne font ici l'affaire. Le sinthome devient alors l'unique terme qui fasse lien : lien entre R, S et I qui fait consister subjectivement la réalité par opposition à la folie, mais aussi lien à l'autre, lien social et enfin lien avec le partenaire sexuel. Du fait que le sinthome unisse des termes disparates et hétéroclites, on peut le dire en lui-même « hétéros », y compris lorsqu'il établit un lien entre des sujets homosexuels (on voit la confusion pseudo-psychanalytique qui s'étale, quand on parle de la prétendue dictature de la même dans les liens

homosexuels !). Enfin, encore plus troublant, il ne nécessite pas forcément le recours au phallus pour caractériser la sexuation.

C'est beaucoup, ce n'est pas ce qu'on s'imagine déduire de la psychanalyse dans le débat intellectuel contemporain, et, retournant maintenant aux enjeux de ce numéro collectif, on pourrait en conclure plusieurs choses.

L'idée qu'il n'existe pas de nomination univoque du réel par le symbolique réfute radicalement l'idée que *la sexuation d'un sujet serait fixée une fois pour toutes par le Nom-du-Père*. On rencontre pourtant cette dernière thèse chez certains psychanalystes lacaniens ; son corrélat est que la sexuation ne serait jamais bien établie dans la psychose puisque le Nom-du-Père n'y fonctionne pas. Ainsi, la psychose serait hors sexe. Or, s'il est clair que le phallus et la castration n'y jouent aucun rôle symbolique, cela n'empêche nullement le sujet de se choisir un sexe par d'autres biais sinthomatiques, souvent novateurs¹. Au reste, même dans la névrose et la perversion, et en se plaçant dans le cadre de la théorie lacanienne de 1958, la signification phallique engendrée par la métaphore paternelle ne détermine nullement à elle seule la position ou l'identité sexuelle du sujet, d'ailleurs toujours empreintes de « mascarade féminine » ou de « parade virile ». Tel est le prix d'irréalité à payer pour qui a choisi le camp du phallus. Le rapport du névrosé à la castration peut bien faire du phallus l'outil privilégié de sa sexuation (comme l'impliquent les « formules de la sexuation » de Lacan), cet outil ne donne de réponse qu'à la question : « *Comment* me situer comme fille (ou comme garçon) ? » En revanche, le « choix » du sexe est à situer à un autre niveau, où s'accomplit une sorte de décision inconsciente non réductible, on l'a vu, ni à l'anatomie ni au « discours sexuel » qui nous assigne, dès notre naissance, comme homme ou comme femme en nous imposant ses catégories phalliques. Ainsi, au lieu d'une hypothétique nomination univoque de la sexuation par le Nom-du-Père – théorie simpliste souvent promue pour des raisons idéologiques –, l'observation clinique conduit à tenir compte d'une inscription sexuelle distincte, celle par des « équivoques imposées », souvent prélevés dans le discours maternel, et qu'il incombe au sujet d'interpréter. Ce sont de telles équivoques qui donnent son enveloppe formelle au symptôme du sujet, souvent par le biais d'un fantasme intermédiaire, et colorent d'ambiguïté le « choix » d'une identité sexuelle. En voici une

1. Cf. G. Morel, *Ambiguïtés sexuelles. Sexuation et psychose*, Paris, Anthropos, 2000.

brève illustration, empruntée à *La Bâtarde* de Violette Leduc. Elle décrit sa relation ravageante à sa mère. « Elle m'offrait chaque matin un terrible cadeau : celui de la méfiance et de la suspicion. Tous les hommes étaient des salauds, tous les hommes étaient des sans-cœur. Elle me fixait avec tant d'intensité pendant sa déclaration que je me demandais si j'étais un homme ou non. »¹ Ici le sujet, pris dans le discours maternel, a le choix entre deux positions : la victime potentielle des hommes qui abusent des femmes (position assumée par la mère de Violette) ou une autre plus improbable, qu'elle adopte face au regard intense de sa mère, celle du tourmenteur masculin.

La psychanalyse a donc les moyens de penser la différence des sexes et l'identité sexuelle autrement qu'en s'appuyant sur le phallus. La théorie lacanienne du symptôme offre une alternative en articulant une nouvelle quadriplicité (R, S, I et le sinthome) qui permet de penser les relations entre les sexes et les générations sans se référer nécessairement au Nom-du-Père ni au phallus comme aux normes transcendantes d'un ordre symbolique coïncidant avec une nouvelle « loi naturelle ». Grâce à cette théorie, on peut sans doute s'éviter bien des préjugés moraux et politiques qui parasitent certaines questions de société brûlantes, qui se posent à l'orée du XXI^e siècle : le statut de la « santé mentale » et des limites de la propriété du corps, mais aussi les législations du mariage, de la filiation et de l'adoption. Reste à voir si ces réflexions peuvent éclairer les acteurs directs de ces débats, en brisant des préventions fausses sur la contribution à attendre de la spéculation et de l'observation psychanalytiques.

1. V. Leduc, *La Bâtarde*, Paris, Gallimard, « L'Imaginaire », 1999, p. 39.